

Les sciences sociales dans le monde. KAZANCIGIL, Ali et David MAKINSON (dir.). Paris, Éditions UNESCO/Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2001, 402 p.

Yves Laberge

Volume 34, numéro 2, juin 2003

Les détroits maritimes : des enjeux stratégiques majeurs

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/009181ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/009181ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

IQHEI

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laberge, Y. (2003). Compte rendu de [Les sciences sociales dans le monde. KAZANCIGIL, Ali et David MAKINSON (dir.). Paris, Éditions UNESCO/Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2001, 402 p.]. *Études internationales*, 34(2), 301–304. <https://doi.org/10.7202/009181ar>

sation encore plus difficile. Il semble bien que cet ouvrage constitue plutôt une histoire de la politique internationale du ^{xx}^e siècle avec quelques pistes de réflexions théoriques qu'un livre d'introduction aux relations internationales proprement dit. En ce sens le but initial des auteurs est raté. Il ne faut pas non plus taire la présence des nombreuses coquilles (même dans la table des matières et dans le nom d'un auteur !) qui parsèment les pages de ce volume. Enfin, la conclusion générale semble complètement inutile et sans rapport avec le reste de l'ouvrage.

Hugo LOISEAU

*Candidat au doctorat en science politique
Université Laval*

Les sciences sociales dans le monde.

KAZANCIGIL, Ali et David MAKINSON
(dir.). Paris, Éditions UNESCO/Éditions de
la Maison des sciences de l'homme,
2001, 402 p.

Ce rapport considérable de l'Unesco reprend dans une traduction française le *World Social Science Report*, ouvrage de référence qui datait de 1999. Fort de sa longue expérience à la tête de la prestigieuse *Revue Internationale des sciences sociales* (également publiée par l'Unesco), Ali Kazancigil a su réunir pour ce collectif une trentaine de chercheurs provenant de plusieurs disciplines, ainsi que des professionnels non universitaires, afin de tracer un bilan synthétique de l'état de la recherche en sciences sociales sur les cinq continents. Plusieurs universitaires canadiens – tous anglophones – avaient d'ailleurs été sollicités pour des con-

tributions : Elvi Whittaker (UBC), Ian McAllister (Dalhousie), Craig Mckie (Carleton), Rodney R. White (Toronto), Clyde Hertzman (UBC). Organisme universel par excellence, l'Unesco a également publié une édition chinoise et une édition en langue russe, en plus de la version originale en anglais. La longueur des articles varie entre six et dix-neuf pages, si l'on exclut plusieurs encadrés. Ceux-ci touchent des questions spécifiques (la science, la communication, la mondialisation, l'environnement, les infrastructures, les comportements, le développement, les sphères professionnelles) ou des bilans nationaux de la recherche en sciences sociales centrés sur un pays ou même tout un continent (la Russie, l'Asie de l'Est, l'Asie du Sud, le Moyen-Orient, etc.). Le Pacifique et l'Océanie sont également couverts.

Le champ des sciences sociales est ici compris de la manière la plus large possible : de la santé publique aux sciences cognitives, de l'économie à l'environnement, sans oublier la démographie, la sociologie et l'éducation. Plusieurs textes proposent une sociologie réflexive de la recherche et des chercheurs, ce qui en soi est original. Les approches interdisciplinaires et comparatives sont soulignées et fréquentes. À ce propos, l'article de Nadia Auriat sur les tendances de l'éducation et de l'emploi dans le domaine des sciences sociales illustre éloquentement l'approche privilégiée par les auteurs : fournir sur un aspect précis un bilan détaillé et déceler quelques tendances sur la manière dont se fait la recherche actuelle. Tout aussi stimulant, l'article de Victor Nemchinov

sur « Les sciences sociales dans la Fédération de Russie depuis l'effondrement de l'Union soviétique » rappelle que des auteurs comme Freud et Max Weber n'étaient pas enseignés en URSS avant la *perestroïka*, ce qui confirme que la science peut être enseignée de diverses manières et que certains fondements théoriques ou paradigmes ne sont pas si universels.

Ce volumineux rapport ne se limite toutefois pas à un simple bilan faisant passivement état de la recherche actuelle. Les auteurs formulent des critiques, proposent des recommandations et des modèles de réformes, à une époque où les nouvelles technologies peuvent remodeler nos pratiques en matière d'éducation, pour le meilleur et pour le pire. Dans son article sur « Les incidences sociales des technologies de l'information et de la communication », Manuel Castells soutient que « le système scolaire a besoin de connaître certaines évolutions pour être à la hauteur de sa tâche : il faudra former les enseignants aux nouvelles technologies et aux nouvelles méthodes pédagogiques, ce qui implique un niveau d'éducation supérieur » (p. 274).

La principale particularité du présent rapport est de nous renseigner sur les pratiques des chercheurs dans des pays dont nous connaissons peu les habitudes de recherches : l'Afrique sub-saharienne, le Moyen-Orient, le Pacifique, l'Amérique latine. On apprend sur les problèmes de recherche spécifiques qui y sont abordés, les modes de financement, les différents rapports entre le politique et le monde universitaire, le système de publications, la vie asso-

ciative. Il est inutile de rappeler à quel point les conditions subjectives dans lesquelles se fait la recherche peuvent déterminer directement ses orientations, ses présupposés, ses paradigmes et donc une partie de ses résultats.

Parmi une multitude de thèmes abordés, la pauvreté et la mondialisation occupent une place considérable, selon de multiples approches. Comme on le sait, les inégalités (économiques, sociales, mais aussi culturelles et symboliques) devraient constituer pour les chercheurs un sujet constant de préoccupation, surtout en contexte de mondialisation. Or, on ne peut que rester sceptique face à l'optimisme d'Annabelle Sreberny, qui louange l'originalité des produits nationaux comme un facteur de résistance suffisamment puissant face à la mondialisation et à la globalisation, tout en invoquant le modèle de « mondialisation par le bas » imaginé par R. Falk (p. 332).

Nous avons également l'occasion de découvrir de rares traductions françaises de travaux rédigés par de prestigieux universitaires américains comme Immanuel Wallerstein et Normand Denzin, qui portent respectivement sur les sciences sociales au 21^e siècle et sur les méthodologies qualitatives. Pour le sociologue Immanuel Wallerstein, le siècle qui débute sera celui de la convergence entre ce qu'il nomme distinctement « les deux sciences », c'est-à-dire la philosophie et les sciences exactes, comme elles l'étaient avant le 18^e siècle. Sa description des mécanismes institutionnels de la recherche (en particulier universitaire) sert de modèle à plusieurs autres contributions

de l'ouvrage. Observateur attentif, Immanuel Wallerstein démontre éloquentement comment se forment et se délimitent les identités professionnelles et les réseaux en sciences sociales. Il montre les liens existant entre des revues académiques et des chercheurs, regroupés selon des disciplines dans des départements qui sont comme des chasses gardées ; ces unités professionnelles créent des réflexes protectionnistes qui engendrent des cultures d'entreprise fondées sur des prémisses, des préjugés, des lectures de références, des héros culturels, des chefs, un style et une image souvent immuables. C'est en ce sens que l'on peut parler dans ce cas d'une sociologie des chercheurs.

La réflexion méthodologique fait l'objet de plusieurs articles. Pour le méthodologue Norman Denzin, il faut se débarrasser des anciennes méthodes de compréhension des discours comme la narratologie, pour privilégier davantage les méthodes qualitatives et les études culturelles : « La lecture en tant qu'activité interprétative doit être délivrée de tous ces carcans analytiques (la narratologie) qui cherchent à ancrer une lecture dans un texte fixe, utilisant un cadre interprétatif fermé. » (p. 192).

Il est par ailleurs intéressant d'observer comment sont déterminés, choisis et sélectionnés les sujets de recherche qui seront abordés, et quels sont les résultats qui intéresseront les dirigeants, les médias et par conséquent le public. Le chapitre de l'américaine Carol Hirschon Weiss portant sur les liens entre la recherche et les politiques publiques pose des questions fondamentales, à savoir : « Quels sont les obstacles empêchant les gou-

vernants d'avoir recours aux sciences sociales ? » (p. 220). Elle met en évidence le rôle des intermédiaires et les médiateurs qui filtrent et sélectionnent les équipes de recherche selon des critères subjectifs, surtout dans la sphère publique et dans les milieux gouvernementaux. Enfin, la contribution de Robyn Williams (qui a été successivement journaliste, réalisateur pour la télévision puis professeur d'université en Australie) portant sur la communication médiatisée du savoir démontre très bien les défis et les limites des émissions scientifiques, dans la mesure où la science est trop souvent perçue comme étant forcément partie d'un processus d'apprentissage en contexte scolaire, ce qui risque de conduire trop souvent à des effets pervers : certains journalistes et télédiffuseurs tendent à encourager une sorte de vedettarisation de certains sujets scientifiques privilégiés (catastrophes, menaces, problèmes éthiques) afin de rendre pertinents (en termes commerciaux) leurs enjeux et par conséquent leur plus grande diffusion dans les médias.

Le livre, *Les sciences sociales dans le monde*, devrait être lu par tout étudiant désireux d'entreprendre une maîtrise ou un doctorat, et conviendra aussi à beaucoup de professeurs. Cet excellent rapport comporte deux avantages importants : il permet d'abord aux chercheurs de tous horizons d'avoir facilement accès à un ensemble de bilans disciplinaires et régionaux présentés dans un style accessible et qui touchent à plusieurs aspects de la recherche actuelle. Il offre en outre une ouverture sur le caractère transitoire et subjectif de la

recherche, en attirant particulièrement l'attention sur certaines mutations qui s'opèrent actuellement dans le monde universitaire et dans la sphère publique.

YVES LABERGE

Département de sociologie
Chercheur associé, Institut québécois des hautes
études internationales, Université Laval, Québec

Political Parties and Democracy.

DIAMOND, Larry et Richard GUNTHER
(dir.). *Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2001, 356 p.*

L'ethos de la démocratie est plus que jamais présent à travers le monde depuis le début, en 1974 au Portugal, de la troisième vague de démocratisation. Pourtant, malgré une large diffusion des principales caractéristiques de la démocratie, plusieurs recherches récentes constatent une désaffectation substantielle et croissante des citoyens face aux principales institutions démocratiques et au premier chef pour les partis politiques. Ainsi, les travaux rassemblés ici visent à fournir une réponse à cette question: sommes-nous devant le déclin des partis ou assistons-nous à une redéfinition de ceux-ci ? Cette question est circonscrite par la volonté de bien mettre en relief le rôle des partis politiques face aux demandes et aux attentes des citoyens à leur égard et comme acteurs indispensables du fonctionnement efficace des régimes représentatifs.

De plus, la pléthore de travaux sur les partis politiques étant surtout axée sur l'étude des démocraties occidentales, l'ouvrage cherche donc également à palier à cette lacune en couvrant un spectre beaucoup plus large

d'États ayant des conditions de développement et des stades de démocratisation différents à travers le globe. Pour répondre à ces objectifs, l'ouvrage est divisé en trois parties en plus d'une introduction et d'une conclusion. Soulignons que comme pour la vaste majorité des ouvrages publiés dans la série *A Journal of Democracy Book*, les canevas des chapitres sont issus d'un colloque tenu à Washington en novembre 1996 sur le même thème. De même, signalons que le chapitre 3 a déjà fait l'objet d'une publication dans la revue *Journal of Democracy* en avril 2001.

Le livre s'ouvre sur une très intéressante introduction de Diamond et Gunther. En plus, de faire un excellent tour d'horizon, celle-ci balise explicitement les grands paramètres sur lesquels repose cet ouvrage collectif. Les deux auteurs soulignent que les impacts de la délégitimation d'institutions démocratiques, comme les partis politiques, peuvent être beaucoup plus grave dans les régimes en voie de consolidation que dans des démocraties bien établies. Pour les deux auteurs, l'ancrage profond des partis politiques dans la société est une condition nécessaire à la réussite de la consolidation.

La première partie du livre regroupe une très large thématique touchant les aspects théoriques et historiques des partis et des systèmes de partis. Le premier chapitre propose un très bon texte, largement théorique de Gunther et Diamond. Outre le rôle des partis et une typologie des partis construite autour de trois critères (le type d'organisation, la nature pluraliste ou hégémonique du parti et le niveau d'engagement idéologi-